

- Peut être finiras-tu par dire tes prières comme ta femme.
- Cela se pourrait bien.

Jean jeta son verre sur la terre avec tant de violence qu'il se brisa.

Deux ou trois échecs de ce genre ne l'empêchèrent point de suivre son but. Pour un ancien camarade d'exil qui sentait le repentir germer en lui au contact d'une femme pieuse et bonne, sous l'influence d'une pitié apostolique, le plus grand nombre poursuivait la chaîne interrompue des rêves mauvais, des projets néfastes.

Un grand nombre accepta le legs du carnet funèbre, et Débâcle put enfin se dire un jour qu'il comptait dans Paris assez d'hommes résolus à tirer vengeance de ceux qui les avaient lancés dans la voie de l'erreur et du crime, pour oser commencer ce jeu terrible où la mort devait gagner toutes les parties.

Depuis les heures sombres où la société outragée fit leur procès aux communards, Débâcle avait un objectif : — Valgras — celui là, après s'être mis à la tête du mouvement, abandonnant ceux dont il s'était servi, changea de peau, d'allures et de langage.

Dans le torrent fougueux de la révolution, il avait recueilli assez de pépites d'or pour respecter désormais cette propriété que jadis lui aussi considérait comme un vol. Riche autant que le roi d'un petit Etat, ayant eu l'art de se faire croire indispensable, il comptait non pas seulement des partisans mais des sectaires, il lui arriva plus d'une fois de balancer l'autorité même de l'Assemblée.

Quand il devait porter la parole, les tribunes de la Chambre étaient prises d'assaut. Chacun de ses discours devenait un événement. Ceux qui ne l'aimaient pas le redoutaient. On le considérait en général comme un colosse politique. Peut-être ce colosse gardait-il des pieds d'argile, mais peu importait si nul ne voyait venir la pierre capable de le renverser de son piédestal. Cette pierre descendrait pourtant. D'où, nul ne le savait, mais il faut attendre une justice.

Jean Débâcle s'était chargé du règlement de comptes de Valgras.

Il avait résolu cependant de ne point le frapper avant de l'avoir pressé de changer de conduite à l'égard du peuple, ce peuple qu'il entraîna dans un abîme, et dont il semblait si peu se soucier aujourd'hui.

Le misérable se croyait des droits de justicier.

Quand le carnet fut rempli, qu'il trouva son œuvre mûre, il s'occupa d'exécuter ce qu'il avait résolu.

Valgras ne se cachait point ; il habitait un hôtel semblable à un palais, et y menait cette vie molle, luxueuse et remplie de tous les raffinements des voluptés, qui fut celle de Barras. On racontait des merveilles de la splendeur de son aménagement, des raffinements de son élégance sybarite.

Il avait enlevé son cuisinier à un prince.

Nul ne donnait à Paris des dîners semblables à ceux de ce Lucullus de la République.

Ceux qui comprenaient son ambition sans bornes, et qui voulaient peindre en lui d'un seul coup, cet affamé du pouvoir suprême, et ce raffiné d'une société en décadence, l'appelaient Lucullus.

Il riait de tout : des articles élogieux et des attaques des petits journaux ; mais quand une feuille autorisée, s'appartenant, et gardant sa liberté, s'avisait de critiquer sa politique, et perçait à jour ses intentions, Valgras après être entré dans de formida-

bles colères, recourait au dernier moyen. Il achetait la propriété du journal.

Dans sa main puissante se trouvait déjà une grande partie des feuilles parisiennes. Il en créait pour tous les sexes et pour tous les âges. Les femmes s'abonnaient à son journal de modes populaire, élégant, dans lequel se glissaient les idées républicaines ; les enfants trouvaient dans les mêmes bureaux un journal amusant, orné de gravures ; le père des feuilles graves discutait à un point de vue personnel les affaires du pays.

Autour des feuilles périodiques se groupaient les livres : toute une bibliothèque embrassant l'art, l'histoire, la nature. Le rempart dont Valgras s'entourait commençait à devenir formidable. Il aurait suffi d'un mouvement pour faire de lui un président, un consul. Peut être comme Cromwell avait-il rêvé plus encore.

L'hôtel de Valgras devait ce soir-là s'emplier d'un groupe d'amis chers au maître. Toute sa cour y serait au complet : car il avait sa cour, ses thuriféraires, ses poètes et ses esclaves. Sa puissance charmeuse était grande.

Plus d'un qui l'abordait en adversaire le quittait subjugué. On recherchait ses invitations dont il se montrait généralement prodigue.

Il pouvait être cinq heures du soir. Valgras travaillait dans son bureau. Depuis le matin l'hôtel s'emplissait de mouvement, de bruit ; des commissionnaires chargés de fleurs, des domestiques d'extra allaient et venaient traversant la cour de l'hôtel, montant et descendant les escaliers.

Un étranger pouvait donc sans être remarqué s'introduire dans l'hôtel. Une fois dans le vestibule il gravissait l'escalier, et les portes des salons étant ouvertes, il devenait facile d'arriver jusqu'au maître.

Depuis midi, Jean Débâcle rôdait dans les environs. Le jour marqué par lui était venu.

Il fallait agir, avertir l'homme, lui demander justice, lui faire jurer que désormais il s'appliquerait à réparer le mal commis, et qu'une partie de cette fortune acquise grâce aux agitations politiques qu'il avait fomentées serait employée au soulagement des orphelins et des veuves.

Jean Débâcle ne comptait rien revendiquer pour lui.

En cela il gardait une sorte de grandeur sauvage.

Au moment d'entrer il hésita pourtant. Par trois fois il s'éloigna, revint, puis prenant subitement son parti, il pénétra dans la cour, gravit les quelques marches placées sous la marquise de cristal, et pénétra dans le vestibule.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1883) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE. Editeurs,

Boite 1936, Bureau de Poste.

No. 17 Rue Taschere Montréal.